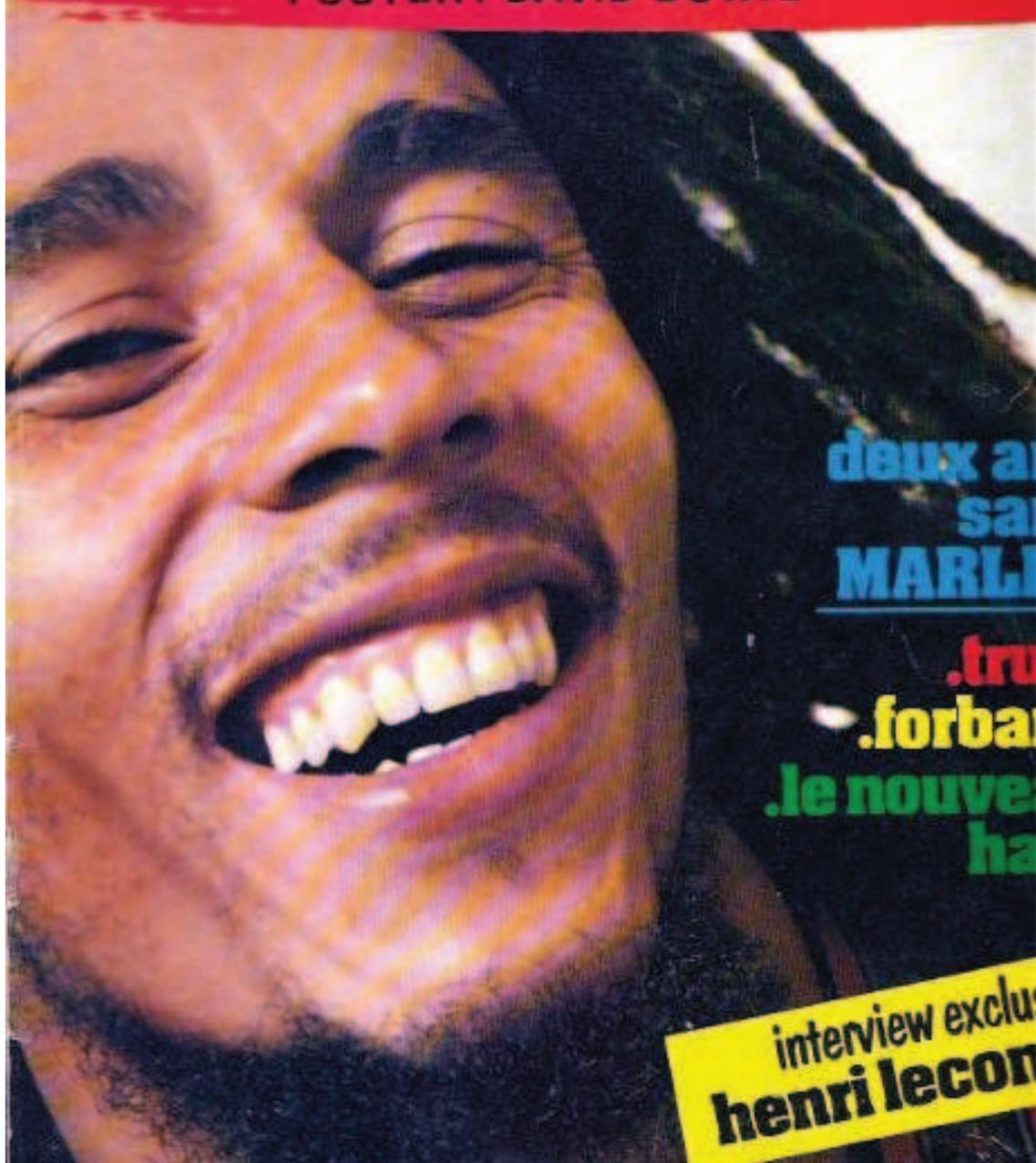


BEST

179

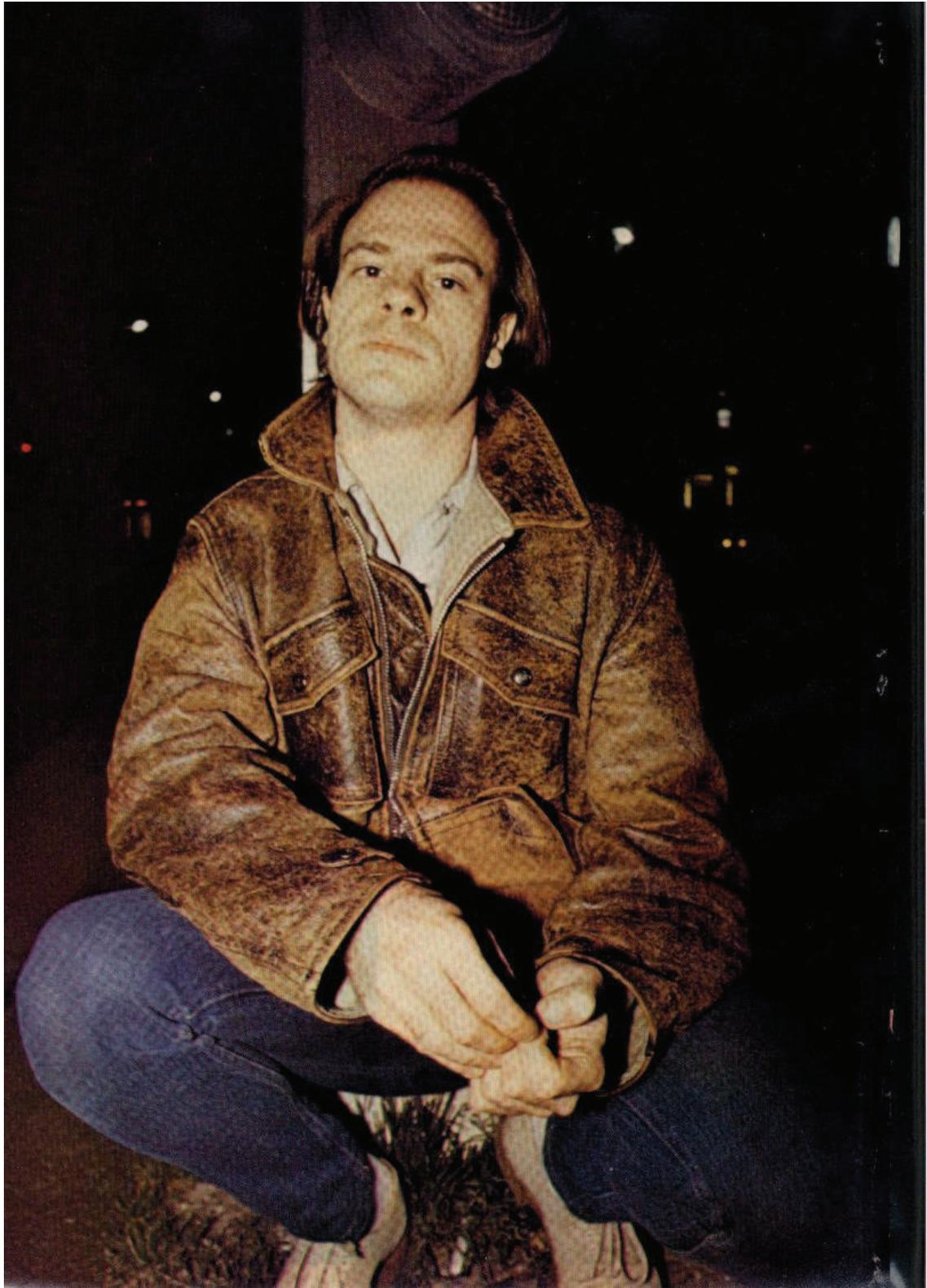
POSTER : DAVID BOWIE



deux an
sa
MARL

.tru
.forba
.Je nouve
ha

interview exclu
henri lecon



LIBERTÉ PROVISOIRE

**Marche ? Ou crève ?
Marche. Mais d'un pas
nouveau. Trust change,
mais restera toujours
le même. C'est sans doute
ce qu'exprime « Liberté »,
le titre du prochain
— et capital — album
auquel Bernie et ses frères
travaillent intensivement.
Portrait d'un chanteur
populaire à un tournant
crucial, par Francis Dordor.**

Le vendredi 22 avril, j'ai fermé la Porte de Bagnolet, à minuit très précise. Comme de juste, c'est encore moi qui l'ai ouverte le samedi 23, à 5 heures du mat'. Dans l'intervalle, j'ai dû faire l'interview la plus longue de ma carrière.

On s'est quitté en se serrant la paluche. Sur sa gueule de loup, la courte cicatrice verticale ridant sa joue droite a fait un angle. C'était pas un sourire, pas un rictus ou une grimace. Je ne sais pas. La fatigue peut-être. « Ça fait 9 mois qu'on travaille sur cet album. »

Je n'étais venu ni en ami ni en ennemi et je fus reçu comme tel. Bernie m'avoua franchement en avoir sa claque des journalistes.

« C'est vrai, j'ai cassé la gueule à xz et, pendant longtemps, j'ai voulu faire une tête à yw. Bon, mais j'ai rencontré yw l'autre jour, dans un bar, on s'est dit salut et, après tout, c'est bien mieux comme ça. » Je comprends. Parfois, rien ne vaut un bon baston cathartique pour purger tout le mauvais sang et crever les rancunes croupissantes. Ce milieu est si dépourvu de franchise...

Il est assis sur une chauffeuse dans une pièce de relaxation attenante aux studios. Il porte une chemise taillée dans le drapeau du Japon impérial.

Je m'enquiers tout de même des derniers événements en date et de la façon dont s'est déroulé l'enregistrement du nouvel album. Il s'avère pêle-mêle que Trust a comblé le siège vide de Nico, son ancien batteur, par Clive d'Iron Maiden. Nico, quant à lui, est allé s'asseoir sur la place encore chaude laissée par Clive. Echange standard comme dirait mon garagiste. Trust a joué au Rockpalast de Cologne avec Golden Earring et ce concert donna lieu à une émission de télé d'une heure et demie mais dont la diffusion ne fut pas relayée dans l'hexagone. Pour l'enregistrement de ce nouvel album, le groupe avait pris contact avec un certain nombre de producteurs de renom, Jack Douglas, Ted Templeman, Todd Rundgren notamment. Bien que l'accord de ce dernier fut très longtemps considéré comme probable, c'est Andy Johns (of Rolling Stones fame) qui, en définitive, accepta de prendre en charge l'épuration sonore du métal de notre dernier centre sidérurgique à ne pas connaître la crise.

Evidemment, on a parlé politique, mais sans plus. A propos de l'expérience socialiste, Bernie est catégorique : « Tu parles à quelqu'un qui est d'écru. »

Dans une chanson de l'album intitulée « Jack Le Vaillant », il s'en prend directement au ministre de la Culture. « Ben ouais quoi, Jack Lang, il devrait vendre de la charcuterie ou vendre des godasses, mais pas s'occuper de culture. De quel droit

peux-tu imposer aux gens un certain cinéma, une façon de lire, une façon de parler. Y'a des mots que tu n'as pas le droit d'utiliser. Ce pays me fait peur. »

On parle aussi contributions directes. « Merde, j'ai payé 140 000 francs de tiers provisionnel le mois dernier. Je paye 76 % d'impôts sur le revenu annuel. Je trouve qu'il est tout à fait normal avec le salaire que j'ai de payer en proportion. Mais y'a des limites, je vais pas crever mon cul pour offrir une Maserati à Fabius. »

Par contre, on a très peu parlé musique. Le hard, j'y connais rien. « Rock'n'roll ! », me rétorque-t-il. Et de me citer le Medley d'un quart d'heure que le groupe n'a jamais cessé de jouer sur scène. Rien que des classiques : « 20 Flight Rock », « Tutti Frutti », « Roll Over Beethoven ». Il évoque ses amours pour Steve Marriott et Otis Redding, prononce des regrets pour cette époque où le rock savait être généreux. Des regrets sur le rock français aussi, ses jalousies, son manque de conviction. Et puis, on a surtout parlé de ce qui m'intéresse chez Trust. L'influence, le rayonnement. Près de deux millions d'albums vendus, l'affaire est sérieuse, de quoi s'inventer des responsabilités. Jusqu'alors, toutes les interviews de Bernie dont j'ai pu faire lecture ont été des tentatives plus ou moins cordiales de dépassement sur la droite, des mises à l'épreuve sur la sincérité, la profondeur, la solidité des opinions exprimées par l'homme dans ses chansons. Le test du cynisme, de la rigueur intellectuelle, le piège des contradictions, sournoisement tendu dans une discussion, il les a tous passés. Le fauve s'est parfois laissé prendre. Mais il a toujours vendu chèrement sa peau. C'est pas qu'il ait des comptes à rendre. Mais bon, on ne porte pas impunément le mégaphone des damnés du béton...

LES ARMES AUX YEUX

— Il paraît que la dernière tournée française n'a pas été un succès éclatant ?

Bernie : C'est exact. C'est l'ommage parce que le groupe jouait à son plein régime. On sortait de tournée anglaise et on avait les crocs longs comme ça.

— Quelles furent les conclusions que tu as pu tirer de ce revers ?

Bernie : Eh bien, tout d'abord, le fait qu'on ait perdu 90 millions. Quand tout va bien, quand tout marche pour le mieux, chacun essaye de faire plus ou moins valoir ses droits sur le succès. Par contre, quand les choses se détériorent, il n'y a plus personne au guichet. Tout le monde se défile. C'est ce qui s'est passé. Même chez CBS, on a senti un certain refroidissement. Je ne parle pas pour tous les gens, mais l'attitude de certains s'est modifiée subitement. Quand tu croises quelqu'un dans les couloirs et que tu sens qu'il fait mine de l'ignorer, c'est pas très plaisant. Là, j'ai pris une grande giflé.

Pour en revenir à cette tournée, je reconnais que, bien des soirs, nous avons joué devant un public qui n'était pas très nombreux comparé à celle qui suivit la sortie de « Repression ». En plus, nous nous étions engagés dans d'énormes frais qu'il nous a été impossible d'amortir. Le bulldozer de 15 millions, les 300 éclairages, les 8 pour-suites, 40 personnes sur la route. Un enfer. De plus, l'album « Marche ou Crève » était sorti trois semaines avant que l'on parte en tournée et ça, c'était une erreur stratégique à ne pas commettre. Enfin, il y a sans doute eu un phénomène de saturation, le public nous a trop vus.

— Est-ce que cette régression s'est fait sentir sur les ventes du dernier album « Marche ou Crève » ?

Bernie : Moi, on m'a dit : « C'est un échec ! » Cet album est à 310 000 exemplaires. Des échecs comme ça, je veux bien en faire à chaque album. Il est certain que, comparé à « Repression » qui a vendu plus du double, c'est en effet un échec.

— D'après les bruits de couloirs que j'ai pu glâner, le nouvel album s'intitulait « L'Enfer »...

Bernie : Non, c'est complètement faux. Au début, il devait s'appeler « Purgatoire ».

— On est à mi-chemin.

Bernie : On a changé pour « Liberté ».

— Et que contient-il cet album ?

Bernie : Il y a tout d'abord la face du diable. C'est une histoire de pure fiction avec un personnage principal et beaucoup de choses qui se greffent autour, des éléments et des images actuelles. Cette face sera particulière, dans la mesure où l'on a fait intervenir des chœurs d'opéra et, par endroit, des violoncelles. Il y a un morceau qui s'intitule « Ideal » qui a pour sujet l'engagement politique et le mercenariat. C'est une chanson d'espoir. Il y a une chanson qui s'appelle « Varsovie ». C'est sur la Pologne. Il y a un slow, « Les armes aux yeux » écrit par Vivi (ça aussi, c'est nouveau). C'est sur une rencontre. Un jour, on est allé en Belgique faire une émission à la télé, du style « Les Dossiers de l'Ecran », sur la

réinsertion sociale des détenus. Il y avait des invités, ex-taulards qui venaient de faire 20 piges. Y'avait aussi Knobelspiess.

— Vous étiez invités à quel titre ?
Bernie : Parce que l'on avait joué à Fleury-Merogis. Ils nous ont demandé comment ça s'était passé, ce que l'on avait ressenti. A la fin, nous avons un peu discuté avec les détenus qui nous ont dit ce que l'on représentait là-bas, un soutien. J'ai aussi parlé avec Knobelspiess et j'ai ressenti un truc bizarre chez ce mec-là. Il y avait à la fois la haine et la sérénité. Cette chanson, c'est ce que j'ai ressenti de l'expérience qu'il a pu vivre. Il y a également un morceau qui s'appelle « Par compromission ». Il y a « Barricades » ; l'histoire, c'est qu'il vaut mieux avoir tort dans le parti qu'avoir raison en dehors de lui. Il y a « Hollywood » sur le côté arriviste de certaines personnes dans ce métier. Je crois que l'écriture de ces chansons est beaucoup plus nuancée. En fait, je crois que c'est vachement plus écrit...

— Avoir voulu introduire une dimension orchestrale dans ce disque, tu parles de chœurs d'opéra, de violoncelles, est-ce que ça ne traduit pas le désir de tempérer la rage crue des précédents albums ?

Bernie : Non, c'est uniquement une envie. J'ai eu envie d'écrire un truc de fiction et je me suis éclaté à le faire. C'est une histoire qui tient en quatre morceaux : « Purgatoire », « Le Pacte », « La Luxure » et « Le Jugement Dernier ». C'est très imagé.

— C'est « Faust » ?

Bernie : Ça peut être « Faust », ça peut être beaucoup de choses.

— Avoir voulu prendre un producteur comme Todd Rundgren et notamment pour ce qu'il a fait avec Meatloaf, est-ce que cela suppose une direction, disons, plus pompeuse, chez Trust ?

Bernie : Non, je crains que beaucoup de gens ne l'interprètent comme cela, mais ce n'est pas le cas. On s'est dit, quand on a écouté les maquettes, qu'il serait peut-être intéressant d'y ajouter des chœurs à certains endroits, ça prendrait une toute autre dimension. Ça sonne vraiment très beau, très grand. J'ai dû beaucoup travailler mon chant.

— Est-ce qu'il y aura une version anglaise ?

Bernie : Absolument. J'ai déjà confié les textes à un type qui a travaillé sur la comédie musicale « Fame » et puis à un autre mec qui, lui, a travaillé avec Eddie Money.

— Quand tu dis que c'est plus nuancé au niveau de l'écriture, c'est qu'obligatoirement, ça l'est au niveau de la pensée.

Bernie : Non. C'est simplement parce que j'ai beaucoup travaillé par images. Quand tu parles d'une prison et que tu dis : « C'est une cathédrale de misère peuplée d'ombres sans âge », c'est autre chose que « dans cette putain de taule, pourrissoir de la société », comme je l'aurais certainement écrit il y a deux ans. Mais je crois que cela reste aussi fort, ce qui compte, c'est l'émotion que tu mets dedans. Il n'est pas nécessaire d'être grossier ou vulgaire pour avoir de l'impact.

— Tu considères ce que tu as écrit auparavant comme vulgaire ?

Bernie : Pas du tout. Y'a des mots comme merde, chier, con, mais ça, on les emploie tous les jours.

— Chaleur d'un cul dans toute sa splendeur ?

Bernie : Ouais, ouais, bien sûr. C'est pareil, on a fait un blues qui s'appelle « Limousine » où il y a tous les plans de cul possibles et imaginables. En plus, c'est la première fois que l'on fait une chanson sur une nana.

« Beaucoup nous ont dit qu'on avait la chance de gueuler très fort ce qu'ils pensaient tout bas. Maintenant, j'espère que, pour les plus jeunes, je suis leur grand frère, comme Angus Young est leur grand frère, mais qu'ils n'en sont pas au point de faire tout ce que je dis. »

On n'a jamais fait ça avant. Y'a tout le côté fantasmes vicelards que chacun de nous peut avoir et qui peut ressortir ne serait-ce que quand tu en parles entre mecs. Tu parles de gonzesses parfois, c'est du délire. Y'a des mots que t'éjacules.

Dans le morceau « Ideal », c'est pareil, c'est sorti comme ça, « l'appel du cri », « l'appel du cœur ». L'appel du cri, ça ne veut rien dire, mais bon, ça te vient comme ça. « Il faut sauver le fils du pont de la rivière Kwai ». Dans cet album, beaucoup de choses ont été écrites comme ça, en écriture spontanée, et je crois que ça permet aux gens de pouvoir greffer leurs propres images.

— Tu veux dire que tes textes ne sont plus aussi systématiques ? Tu laisses une plus grande place à l'imagination du public ?

Bernie : Dans certaines chansons, oui. Et je ne me suis jamais tant éclaté qu'en écrivant cette putain de face du Diable. C'était complètement nouveau. Il a fallu que je lise, que je fasse des recherches.

— Que tu lises quoi ?

Bernie : Des bouquins sur le diable. Les diableries, le Diable au XIX^e siècle, les commandements du Diable...

— Tu t'es documenté sur la sorcellerie et tout ça ?

Bernie : Oui. Je l'ai fait vraiment à fond. Je voulais que l'histoire tienne debout. Y'a une partie de mes fantasmes. Le diable, c'est sans limite. L'histoire est simple, c'est un type qui, en signant un pacte, va réaliser tous ses fantasmes.

VARSOVIE

— Dans les précédents albums, le Diable, c'était plutôt la société. Il me semble que tu as opéré un sérieux transfert. Comment vas-tu pouvoir expliquer la lutte des classes par le Diable ?

Bernie : Mais il y a toujours cet aspect. Parce que l'Histoire est essentiellement axée sur la notion de pouvoir, de puissance. Dans la société actuelle, tu n'es jamais très loin du Diable et de son action. Mais il faut que les choses soient bien claires, cette face, c'est un truc de fiction. Pour qu'il y ait une plus grande ouverture. Chacun va pouvoir placer le Diable dans son propre contexte.

— Jusqu'à présent, tu ne t'étais pas embarrassé de tout ça. Tu appelles un chat un chat. L'ennemi, il était tout désigné, c'étaient les flics, les bourgeois, les syndicats, les partis politiques, les dictateurs. Alors que là, tu invoques les puissances surnaturelles...

Bernie : C'est une évolution. Pour moi, c'est la logique inhérente à tout travail que tu exécutes. J'ai simplement eu envie d'écrire sur les mêmes choses, mais avec des mots différents.

— Par contre, avec « Varsovie », il semble

que l'on retrouve le bon vieux Bernie d'antan...

Bernie : Nous avons déjà parlé de la Pologne dans une chanson qui s'appelle « Les Brutes ». Je la chantais sur scène avec une courte introduction parlée où je laissais prévoir ce qui allait se passer. C'est arrivé quelques semaines plus tard. Moi, je trouve ça désolant. Ça fait partie des choses qui me révoltent, même si l'on doit se dire que, bon, après tout, on est ici dans un fauteuil à fumer une clope. Mais j'ai pas envie de le penser comme ça. Merde, j'aimerais que les gens bougent. Je crois que l'on devient amorphe. On est comme des vieillards assis sur un banc qui regardent passer le temps sans réagir. Moi, je le ressens comme ça. Je fais un rapprochement entre le ghetto de Varsovie de la dernière guerre et ce qui se passe aujourd'hui et je dis que, finalement, les choses n'ont pas changé, seul le drapeau est différent. Et je ne comprends pas que l'on puisse laisser faire des choses comme ça. Maintenant, c'est une chose qui paraît acquise ; la situation polonaise, elle est d'abord normalisée dans la tête des gens. C'est ça le plus terrible. Voilà, j'avais envie d'en parler et je crois que c'est bien d'en parler. J'ai pas de badges Solidarnosc, mais je crois que Walesa est un type bien et que ces gens méritent d'aller jusqu'au bout dans ce qu'ils ont entrepris.

— Bon, mais concrètement, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Bernie : On veut donner un concert au bénéfice de Solidarité. J'espère que ça se passera bien. C'est une chose que l'on avait voulu faire pour le Salvador avec Médecins Sans Frontières. Nous avons fait une demande officielle mais nous n'avons jamais eu la moindre réponse. Je crois que ces mecs l'ont pris un peu à la légère. Cela nous a assez surpris parce que, pour moi, un concert de Trust à Paris, pour le Salvador, c'était pas une initiative inutile et sans effets.

— Est-ce que la structure Trust, le fait que tu emploies des gens, que vous soyez devenus une véritable société avec des responsabilités, est-ce que ça n'est pas une contrainte, est-ce que ça ne te pousse pas un peu à produire de la révolte sur microsilicon, parce qu'il faut bien faire tourner les affaires...

Bernie : Cette aventure nous permet de faire beaucoup de choses et de les faire comme on en a envie. D'avoir un maximum de libertés, de subir le moins de pression possible. On a toujours considéré les gens avec qui on a travaillé respectueusement, mais en ayant le souci de faire les choses comme elles devaient être faites. C'est-à-dire, quand on demandait à ce que les places de concerts soient à 35 francs, et que les mecs les vendaient 45 balles, eh bien, il y avait procès. C'est une chose, ce groupe, que tu fais complètement ou que tu ne fais pas du tout. Et ça, c'est valable pour tout, la musique, les affaires, les rapports humains et les idées.

— Pourquoi faut-il que tu t'intéresses toujours aux grandes affaires, jamais aux individus ?

Bernie : C'est faux. J'ai fait « Les armes aux yeux ».

— Oui, mais là, c'est Knobelspiess. Et quand c'est pas Bon Scott, c'est Mesrine. Bernie : J'ai fait une chanson sur Bon Scott et une sur Mesrine. Et alors ?

— Eh bien, j'ai l'impression que, pour un groupe de la zone, tu t'intéresses pas beaucoup à la rue. Tes disques, c'est plutôt le Journal Télévisé.



Trust en studio avec Bobby Bruno et Andy Johns.

Bernie : *Je l'ai déjà entendue, celle-là.*
 — Tu viens de Nanterre, par exemple. Il se trouve que Nanterre, je connais assez bien. Je me souviens que, dans les années 60, c'était l'un des tout premiers ghettos arabes. Tu n'as jamais écrit là-dessus. Pourtant, les problèmes d'intégration, c'est pas rien. Je trouve que ce serait une approche plus humaine, plus crédible parce que plus proche et peut-être mieux documentée sur ce qui ne va pas ici-bas.
 Bernie : *Ouais, c'est vrai. Mais c'est assez ambigu. Tu sais, on a fait pas mal d'interprétations erronées sur ce que j'ai écrit. Par exemple, un jour, un type est venu me trouver et m'a dit qu'« Antisocial » était une chanson raciste. Bon, la réponse la plus immédiate, c'est que Trust est un groupe composé d'un Arabe, d'un Juif, d'un Français, d'un Rital et d'un Anglais. Mais bon, il demeure que c'est un sujet qui est peut-être plus propice aux mauvaises interprétations des gens et de la presse. Sur ce point, il y a aussi une histoire de recul. C'est à dire que, moi, à l'époque où j'habitais dans cette cité de Nanterre, ce problème-là je ne le voyais pas parce que tous mes potes, c'étaient des Arabes, des Français aussi, mais enfin, il n'y avait aucun problème. C'était évident. On ne s'est jamais dit : « Tiens, celui-là, il a les cheveux crépus et le teint basané ». Ils l'avaient tous. Je n'avais pas assez de recul pour, effectivement, me rendre compte que ça posait problème*



dans ce pays. Pourtant, à cent mètres de chez moi, y'avait un bidonville et c'était pas la joie. Une chose est sûre, il n'y avait pas la haine comme aujourd'hui. J'étais mino, à l'époque; c'est vrai qu'il y avait des accrochages, des bagarres à coups de flingue entre le F.L.N. et, je suppose, l'O.A.S., mais c'était un truc délimité, c'était pas rampant comme aujourd'hui. Peut-être que les mêmes aujourd'hui ça les tarabuste, mais moi, à l'époque, je sortais dans ma rue et il n'y avait rien d'anormal à ce que mes potes s'appellent Mohammed, Youssef ou François.

— Je crois que tu aurais aimé devenir journaliste.

Bernie : *C'est vrai, j'aime bien le côté événement. J'ai toujours eu cette passion. Un mec comme Freddie Hausser, par exemple, il a pas eu une vie comme les autres.*

— Ce qui l'aurait intéressé, c'est le grand reportage, partir au Vietnam ou au Cambodge ?

Bernie : *Je me souviens, le jour où les troupes soviétiques ont pénétré en Afghanistan, j'étais allé à l'agence Sygma pour y prendre des photos et il y avait tout un tas de photographes agglutinés devant la porte avec leurs sacs. Ils essayaient de partir là-bas par tous les moyens possibles parce que les frontières, les aéroports, tout était fermé. Il régnait une excitation fantastique et très communicative. Quelque chose qui équivaut à l'instant précis où tu pénètres sur une scène.*

LE QUOTIDIEN

— Un jour, tu as dit : « Je ne suis pas un messie, je n'ai jamais prétendu apporter de solution, je suis plutôt un grand frère pour ceux qui écoutent nos disques et vont à nos concerts »...

Bernie : *C'est pas moi qui l'ai dit. C'est un môme. Ce sont des choses qui sont très souvent arrivées. Tout à l'heure, je te disais qu'au cours de cette émission en Belgique, j'avais pu parler à ces anciens taulards. J'avais oublié de te dire qu'ils avaient 20 pages de plus que moi. Ça fait quand même drôle quand ils te disent que tu les aidais à*

vivre au gnouff. Tu peux pas te foutre de leur gueule. De toute façon, tu n'en as pas envie. Il y a même un mec de 50 balais qui est venu nous trouver pour nous dire que nous avions resserré les liens entre ses enfants et lui. Bon, ça, c'est pas négatif. Je sais qu'il y a des gens qui ressentent une certaine fraternité pour nous. Beaucoup nous ont dit qu'on avait la chance de gueuler très fort ce qu'ils pensaient tout bas. Maintenant, j'espère que, pour les plus jeunes, je suis leur grand frère comme Angus Young est leur grand frère mais qu'ils n'en sont pas au point de faire tout ce que je dis.

— Je suppose que tu es convaincu qu'il y a en a qui applique à la lettre tes mots d'ordre.

Bernie : *Bien sûr, bien sûr.*

— Je voudrais, à ce sujet, te raconter une petite histoire. Il y a deux ou trois ans, j'avais été dîner chez les parents d'une amie. Ils habitaient dans une tour d'H.L.M. à Bobigny. Le frère, D., était un fan de Trust. Je me souviens, on avait passé la soirée à écouter des disques et il avait passé « Répression ». Il connaissait les paroles d'« Anti Social » par cœur. Et puis, un jour, il a fait une connerie, il a braqué un magasin Félix Potin et s'est retrouvé à Fleury-Mérogis. Tu n'as pas l'impression que, dans certains cas, tes chansons peuvent servir de détonateur ?

Bernie : *Si, bien sûr. Maintenant, ce que je chante, c'est la réalité de tous ces mômes qui vivent dans ces putains de cage.*

— Tes chansons, pour reprendre le symbole du bulldozer, ont pour but de détruire tout ça.

Bernie : *Non, le bulldozer, c'est juste un logo.*

— Je suis désolé, mais je suis obligé de prendre ça beaucoup plus au sérieux.

Bernie : *Il est possible que l'on interprète les mots de cette façon, mais dans mes chansons, c'est pas du pousse-au-braquage. Je crois qu'il y a d'autres manières de s'en tirer. C'est pas parce que tu appelles les gens à se battre qu'il faut prendre les fusils et attaquer les banques. Il y a plusieurs manières de se battre. Depuis que ça existe, le rock'n'roll a toujours couvé une certaine violence. Maintenant, à l'époque de Presley, les problèmes des adolescents n'étaient pas les mêmes. Il faut replacer ça dans son contexte. Les mômes de 16 piges à l'époque de Presley, ils sniffaient pas de la colle dans les chioites du lycée. Aujourd'hui, on ne peut plus leur faire avaler n'importe quoi, la beauté, les fleurs, tout ça, ils n'y croient plus beaucoup.*

— Précisément, tes disques, pour moi, ne leur proposent que ce qu'ils ont déjà, c'est-à-dire une perspective bétonnée.

Bernie : *Je leur propose de se battre pour en sortir.*

— Quand tu me dis que les mômes aujourd'hui sniffent de la colle dans les chioites du lycée ou se fixent à l'héro de plus en plus jeunes, justement, je m'étonne que Trust ne soit pas là pour les mettre en garde au lieu de leur parler de l'Ayatollah Khomeiny.

Bernie : *Et merde ! Khomeiny, c'est une vision sur une situation à un moment donné. Maintenant, je ne me vois pas arriver sur scène et dire : « Eh ! les mecs, fumez pas du H parce que c'est pas bon, vous faites pas des rails de coke », ou encore, leur dire : « Faites du sport, prenez de la dope, ça va vous ruiner ».*

— Tu leur parles de l'Ayatollah Khomeiny mais tout le monde est au courant à son sujet et puis les filles portent pas le voile

« Avec les gens bien nés, y'a toujours une cassure, tu n'y peux rien. Y'a des tics dans la façon de parler, dans la façon d'être, que tu as chopés en étant même. T'y peux rien, et puis bon, faut faire avec. Et puis, c'est bien. Je ne me suis jamais senti honteux d'être un zonard. »

en France. Quand j'entends un môme dire : « J'aimerais bien avoir Bernie pour grand frère », je me dis d'accord, qu'il serve au moins à quelque chose. Pourquoi ne traites-tu pas des problèmes qui sont d'une plus grande proximité, qui sont les problèmes de la zone d'aujourd'hui ? Si Trust a une certaine caution, et je crois que votre succès en témoigne, alors pourquoi ne pas l'utiliser pour des interventions plus judicieuses et, encore une fois, plus proches ? Vous traitez de sujets qui intéressent les adultes. L'Iran, la Pologne d'accord, tout le monde est au courant. Un môme qui sniffe de la colle, c'est pas drôle, c'est moins flagrant, pourtant, ça existe, et sans vous prendre pour Médecins de Nuit ou le Dr Olivenstein, vous auriez peut-être des choses à dire là-dessus...

Bernie : *Je suis d'accord avec toi. Mais on ne l'a pas encore fait. C'est sûr que c'est un problème grave, c'est sûr qu'il y aurait quelque chose à faire dans ce sens, mais c'est vrai que ce n'est pas encore fait. Maintenant, on a abordé d'autres sujets qui touchent directement le quotidien. Quand j'ai fait « Bosser Huit Heures », j'ai pris l'exemple très concret de mon père mais qui était aussi celui de centaines de milliers de macs qui ont 50 piges et qui se sont fait jeter de leur boulot parce qu'on leur a dit qu'ils étaient trop vieux. Ça, c'est une chose qui peut toucher tout le monde, toi, moi, n'importe qui. C'est au même titre, une histoire de rejet, d'abandon, de désintérêt, ça aussi, c'est « va mourir dans ton coin »...*

VERDUN

— Tu me disais, tout à l'heure, qu'un père était venu te trouver pour te dire que Trust lui avait donné la possibilité de se rapprocher de ses enfants. Je voudrais précisément te parler de communication parce que, dans bien des cas, elle me paraît difficile, voire impossible, à l'écoute de tes chansons. Dans « Saumur », par exemple, c'est... « gens sur lesquels je pisse ». C'est assez pauvre comme moyen de communiquer. J'ai l'impression que, bien souvent, le jeu consiste à se replier dans sa tranchée et à recommencer Verdun...

Bernie : *Non, ce n'est pas une lutte front à front comme tu le prétends. Là, sur cet exemple précis, c'est une attitude extrême parce qu'il s'agit de bousculer une mentalité qui perdure depuis des siècles, celle des villes de province, mesquines et malveillantes, et bien sûr, tu en arrives à un point de non retour parce qu'on ne te laisse pas le choix. Mais cela n'empêche pas que tu puisses essayer autrement. Y'a d'autres moyens de communiquer que le fusil.*

— Justement, je n'arrive pas à discerner cet autre moyen chez Trust. Le fait que tu manifestes une certaine sympathie pour

Jacques Mesrine tendrait, d'ailleurs, à en faire la preuve.

Bernie : *C'est complètement faux. Pour la 10 millionième fois, je vais réexpliquer l'histoire Mesrine. La seule chose qui nous ait révoltés et qui nous a incités à faire une chanson, c'est que cet homme n'a pas été arrêté. Il a été exécuté sans procès.*

— Je trouve que tu prends très souvent le rôle du fauve que l'on a mis en cage, comme Mesrine, et ça l'amène à écrire des choses comme « Saumur », des choses où le dialogue n'est plus permis, où les autres et toi-même sont au-delà de tout rapprochement possible.

Bernie : *On est tous plus ou moins en cage. Mais chacun mérite d'avoir une chance et parfois plusieurs chances. Il existe des solutions autres que l'internement, la torture, l'humiliation sous toutes ses formes. Sous la forme décrite dans « Saumur » où il s'agit du rejet d'une certaine caste d'individus qui n'appartiennent pas à cette caste. Ça, ce sont des choses qui font combattre. Je ne sais pas si tu as vécu en H.L.M., mais c'est quelque chose qui, malgré tout, te marque à vie et, surtout, que l'on te fait sentir un jour ou l'autre. Il y a diverses façons de te le faire sentir, mais c'est un truc qui revient tout le temps, qui ne te lâchera jamais, même si un jour tu deviens le plus fort, le plus intelligent, le plus riche.*

— Tu veux dire que le H.L.M., c'est un peu l'antichambre du Q.H.S. ?

Bernie : *Ouais, bien sûr. Pour pas mal de gens, ça doit être ça. Tu ne t'en sors jamais. Moi, je m'en suis tiré parce que je me suis battu et parce que j'ai eu de la chance. Mais, malgré cela, ça ne me quitte pas. Même si, demain, Trust devient le plus grand groupe de rock'n'roll au monde. Je vais te dire, parfois, il m'arrive à 4 ou 5 heures du matin, quand je rentre chez moi après le studio, de faire un crochet de 10 bornes pour faire un tour dans ma cité. Y'a personne dans les rues. Personne pour m'empêcher de me repasser le film. Après, je rentre chez moi. Et ça m'est arrivé plusieurs fois. Y'a tellement de choses que j'ai apprises là.*

Ça ressort quels que soient les individus que je rencontre ou ceux que je fréquente, quel que soit le milieu auquel ils appartiennent. Avec les gens bien nés, par exemple, y'a toujours une cassure, tu n'y peux rien. Y'a des tics dans la façon de parler, dans la façon d'être que tu as chopés en étant même. T'y peux rien, et puis bon, faut faire avec. Et puis c'est bien. Je ne me suis jamais senti honteux d'être un zonard. Les réalités t'arrivent sur la gueule plus rapidement, tu acquiers une maturité plus vite et tu dois faire face, et ça, c'est quand même la meilleure école de la vie.

— Si un jour tout s'écroule, tu seras prêt à retourner là-bas ?

Bernie : *Sûr. Et puis, de toute façon, je vais te dire un truc, on n'en sort jamais vraiment.*

— C'est marrant, tu en parles comme certains taulards parlent de la prison. On n'en sort jamais vraiment, c'est comme un taouage.

Bernie : *C'est une empreinte indélébile.*

— Le rock avait eu tendance à niveler un peu tout ça malgré tout. C'est un truc qui vient de la zone mais qui a vite atteint les hauts quartiers. Or, avec Trust, il y a ce franc retour à la conscience de classe. Bernie : *C'est simple, quand j'ai fait ce groupe, j'avais une envie, c'était de dire d'où je venais et ce que j'y avais vu. Et avec les mots de ce milieu-là.*

Propos recueillis par Francis DORDOR

